

17 octobre 2019
Marin de Viry

Éloge de la cabane en Sibérie

À partir du récit de Sylvain Tesson, William Mesguich fait partager une aventure en solitaire.



William Mesguich intériorise à merveille Sylvain Tesson, de complexion nerveuse et d'imagination enfiévrée. RAYMOND DELALANDE RAYMOND/SIPA

La Huchette est ce minuscule théâtre voisin de la fontaine Saint-Michel dont le noble objectif est de représenter *La Cantatrice chauve* et *La Leçon* de Ionesco jusqu'à la fin des temps. Cette quête a démarré il y a 61 ans, encouragée par une chaleureuse communauté d'aficionados. Après ces deux représentations - sorte de messe quotidienne -, il accueille l'adaptation du récit de Sylvain Tesson *Dans les forêts de Sibérie*. L'auteur s'est enfermé six mois dans une cabane de rondins face à un lac gelé, qui finit par dégeler en fin de séjour. Le risque eût été d'en revenir soit les pieds devant, soit la page blanche. Voire d'y rester, devenu anachorète. L'opportunité, c'est d'écrire mieux, de lire mieux, de savoir se supporter soi-même, de parfaire son altérité, de perfectionner sa vie intérieure. La solitude du narrateur n'est que très rarement interrompue par le passage d'un voisin rustique et plein d'un bon sens paysan corrigé par une sorte de gaieté mystique - bref, un Russe -, qui habite à 30 kilomètres. Conditions de l'expérience : une cellule en bois, des caisses de livres, un grabat, des boîtes de conserve, un pistolet d'alarme, un téléphone satellitaire, et surtout un poêle. Non seulement on ne s'ennuie pas, mais on est transporté par le délire extralucide qui enflamme souvent le texte, où se déploient des moments de pure joie poétique.

Cet objet fétiche d'une mise en scène qui fait sentir à la fois le permanent et le provisoire de la situation, est élevé à une dignité presque religieuse. Sans lui l'auteur mourrait surgelé, et grâce à lui une petite flamme, métaphore de l'âme, se laisse regarder des heures en charmant son ennui. Ce poêle conjure la peur de la mort et répond à l'aspiration d'un monde sans pesanteur. Un tabernacle dans la nuit.

Délire extralucide

William Mesguich n'a que 9 m2 pour se déplacer, sur une scène qui doit en faire 12, et donner à voir autre chose que ce que l'on voit dans le livre de Sylvain Tesson. Autre chose, c'est-à-dire l'homme en situation concrète, fendant du bois, recevant un SMS satellitaire de rupture allongé sur son grabat. Mesguich intériorise à merveille l'auteur, de complexion nerveuse et d'imagination enfiévrée. Nous sentons que celui-ci n'épuisera jamais sa curiosité sur lui-même, et que sa sympathie sortira intacte, voire renforcée, de l'épreuve. C'est un homme meilleur qui reviendra parmi nous, se disent les spectateurs tenus en haleine par une formidable interprétation qui opère la métamorphose du texte en spectacle vivant. Il fallait incarner vraiment et adapter son timbre et son rythme pour que le cerveau des spectateurs participe à l'aventure du solitaire amateur : pari entièrement tenu. Non seulement on ne s'ennuie pas, mais on est transporté par le délire extralucide qui enflamme souvent le texte, où se déploient des moments de pure joie poétique.

Le narrateur extravague sur les surfaces gelées, se transforme en derviche tourneur de l'esprit, errant dans le vide sidéral de la Sibérie. Au repos, il relit les classiques d'un œil neuf. Il se trouve plus vivant depuis qu'il est mort au monde. Tesson est un moraliste qui, au lieu d'écrire dans un château, écrirait dans une cabane, et au lieu d'avoir des contemporains à observer, croiserait de temps en temps un ours. Ce qui en ressort n'a pas le rehaut tragique d'un La Rochefoucauld, qui avait les pieds au chaud, mais apporte sa pierre à l'amélioration du genre humain en émettant un message simple, mais efficace car testé en conditions réelles : débranchez-vous, vous vous rebrancherez mieux. N'ayez que deux contraintes dans la journée : fendre du bois et faire pipi, vous entreprendrez mieux. Quittez, vous reviendrez plus intelligemment. Nous achetons cet aller-retour.